Le dimanche 19 novembre 2006

Accepter la vie à la dure, sans rechigner, pour la bonne cause

Laura-Julie Perreault
La Presse
Kalkeri

Hébergement rustique dans une hutte. Alcool proscrit en public. Obligation pour les femmes de porter en permanence des vêtements qui cachent les formes. Présence de moustiques porteurs de malaria et de fièvre dengue. Scorpions et cobras repérés à l'occasion sur le site. Longues journées de travail. Contribution demandée: 20 $ par semaine.

Pas très tentant?

Pourtant, des dizaines de jeunes Québécois acceptent chaque année, de plein gré, de se lancer dans l'aventure en devenant bénévoles à l'école de musique de Kalkeri, dans le sud de l'Inde.

La plupart d'entre eux passent de trois mois à un an parmi les 100 élèves. Certains enseignent, d'autres s'occupent de la garderie, de l'infirmerie, d'autres encore s'improvisent jardiniers, cuisiniers, menuisiers.

Douches froides et embrassades proscrites

Puisque à Rome, on doit faire comme les Romains, à Kalkeri, les bénévoles apprennent rapidement les rudiments de la vie dans les campagnes indiennes. Ils doivent manger avec les mains, prendre leur douche à l'eau froide, utiliser des toilettes turques et oublier l'existence du papier Cotonelle.

À en juger par le sourire qu'ils ont en permanence sur le visage, ils se plient avec élégance à leur nouveau mode de vie.

«Nous comprenons très bien pourquoi l'école doit imposer des règles aux bénévoles. Il n'y a pas beaucoup d'Occidentaux dans la région et tous les gestes que nous faisons sont observés. C'est une région conservatrice. Si l'un d'entre nous fait un geste offensant, les conséquences pourraient être désastreuses pour l'avenir de l'école. Des parents pourraient décider de retirer leurs enfants», explique Véronique Pion, une Montréalaise de 24 ans qui travaille à l'école de Kalkeri depuis le mois de juin en compagnie de son copain, Derek Boixière.

Pas question pour le jeune couple de s'afficher en public. Les embrassades sont aussi proscrites. «Mais on le fait pour la bonne cause», ajoute la jeune femme, vêtue d'une tunique traditionnelle indienne.

Trois fillettes interrompent notre conversation. C'est l'heure de la collation de l'après-midi et Véronique est attendue dans la cuisine.

Un des fondateurs de l'école, Mathieu Fortier, joint par téléphone à Québec, convient que la vie à Kalkeri demande une bonne dose de flexibilité et d'ouverture d'esprit. «La vie à l'école, c'est la vie communautaire. Nous vivons comme les enfants, avec les enfants. C'est à nous de nous adapter à la région, au pays, pas à eux», dit-il.

Et pour que son rêve prenne forme, Mathieu Fortier a dû s'adapter et s'adapter encore.

Âgé de tout juste de 35 ans, le jeune homme fait la navette entre la ville de Québec et l'Inde depuis 15 ans. Il a d'abord voyagé au pays de Vishnu pour apprendre la musique traditionnelle.

Il a trouvé son gourou (maître) à Dharwad, une ville du Karnataka qui abrite une des plus prestigieuses écoles de musique de l'Inde du Sud.

Quand sa femme Agathe et lui ont décidé, en 2002, de fonder une école pour venir en aide aux enfants indiens, mais aussi pour perpétuer la tradition musicale millénaire de l'Inde, ils se sont installés près de Dharwad.

Partir de zéro

Le frère de Mathieu, Blaise, aujourd'hui âgé de 31 ans, les y a rejoints. Ils ont dû tout faire à partir de zéro. Trouver le financement, les bons collaborateurs et un terrain pour construire l'école. S'impliquer dans la construction. Recruter les élèves un par un. Convaincre la bureaucratie indienne du bien-fondé de leur entreprise.

En 2004, la catastrophe.

Le propriétaire du terrain sur lequel ils avaient bâti l'école originale a résilié leur bail. Tout était à refaire. Le village de Kalkeri a accepté de leur céder une parcelle de terrain.

En échange, l'organisation de Mathieu, Blaise et Agathe, appelée Jeunes musiciens du monde, a contribué à la réfection d'un des temples hindous du village.

Depuis quatre ans, les villageois se sont habitués à la présence de ces excentriques Québécois au grand coeur dans le paysage. Neuf mois par année, les trois fondateurs vivent eux aussi dans des huttes et se plient aux mêmes règles que les bénévoles. Même les quatre enfants de Mathieu et Agathe, âgés de 4 mois à 9 ans, n'y échappent pas.